NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67.2 Nº 5 1945

Ex omni tribu et lingua

Guy DE BELLEVUE

p. 576 - 588

https://www.nrt.be/it/articoli/ex-omni-tribu-et-lingua-2974

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

EX OMNI TRIBU ET LINGUA

Note de la Rédaction. *On sait les larges autorisations qu'a accordées l'Eglise aux soldats des diverses armées durant ces années de guerre (absolution collective ; mitigation du jeûne eucharistique ; messes du soir, etc.) et l'immense bien spirituel qui en est résulté. On sait aussi comment les circonstances et la proximité du danger de mort ont imposé souvent aux aumôniers catholiques le devoir de se faire les guides spirituels non seulement de leurs frères en religion, mais de beaucoup d'autres, chrétiens ou non-chrétiens, en s'appuyant sur les convictions religieuses de ceux-ci pour les rapprocher de Dieu. Que de prêtres ont fait de ce point de vue des expériences pastorales profondes dont ils ne perdront jamais le souvenir ! Nous avons pensé intéresser nos confrères dans le sacerdoce en publiant ici un de ces récits, très simple et très simplement conté, rigoureusement authentique dans tous ses détails. On a seulement omis les noms des villes ou villages belges en cause, et l'auteur, un jeune prêtre récemment ordonné, a tenu à garder l'anonymat. Les faits se sont passés à l'époque de la libération.*

SAMEDI 2 SEPTEMBRE 1944

Ni Juif ni Grec.

Allègrement, nous marchions sur la route. C'était presque notre premier ministère. Jeunes prêtres, nous gagnions gaiement les deux paroisses rurales qui nous étaient assignées, aux abords d'une vaste plaine d'aviation. Mitraillé les jours précédents, le tram à vapeur n'osait plus risquer l'aventure ; les habitants du village, sachant le tram bloqué, ne comptaient plus sur l'arrivée du Père. Aussi mes pénitents furent rares.

Pourtant, en la petite église de campagne, un aviateur allemand, en uniforme, prie longuement, à genoux, en cette nef où le soir tombe. Et je songe... : « cet homme est catholique, il désire probablement se confesser, mais n'oserait en faire la demande... ». Je vais à lui, et rassemblant mes souvenirs linguistiques, je prends mon meilleur allemand pour lui faire la proposition. Il relève la tête, me regarde, l'air plutôt surpris, mais d'une agréable surprise, et me répond en français : « Je **ne connais pas le langage ». — « Cela n'empêche rien, lui ré-**

pondis-je ; vous ferez votre confession en allemand ; seulement vous ne parlerez pas trop vite ».

C'est ce qu'il fit, avec une distinction parfaite.

Quand il eut fini, je me rappelai ce bout de phrase qui nous émeut tant, nous jeunes prêtres qui entrons pour la première fois au confessionnal : « ...et à vous, mon Père, qui tenez la place de Jésus-Christ ». Je m'efforçai de lui dire, oubliant les races et leurs haines, les paroles que le Christ lui aurait dites, comprenant sa douleur d'homme et de soldat, et lui rappelant que c'est surtout aux jours de défaite que le Crucifié nous montre son amour. Puisqu'il comprenait le français, je lui parlais en français, avec lenteur et netteté, pour qu'il pût bien suivre ; mais aux moments que je voulais plus intenses, j'employais sa langue maternelle.

Quand tout fut fini, il me dit son désir de recevoir la communion ; il était à jeun depuis plusieurs heures. Et ainsi, dans l'église presque déserte, je pus, vers huit heures du soir, donner la communion à un aviateur allemand. Malgré la proximité du champ d'aviation, c'était peut-être la première fois, au dire de M. le Curé, qu'un soldat allemand se confessait et communiait ici.

Il fit son action de grâces, puis s'approcha de moi, se cala en position d'une façon impeccable, et, me serrant chaudement la main, il me dit dans un français parfaitement correct : « Monsieur, je vous présente mes remerciements les plus distingués. »

DIMANCHE 3 SEPTEMBRE 1944

Sacramenta propter homines.

Après les confessions du matin et la messe dans l'église du village, j'apprends que, cette nuit, sont arrivés des groupes importants de prisonniers ramenés de France par les Allemands ; on me parle de nègres : on sait vaguement dans quelles fermes ils pourraient se trouver. Aussitôt je songe à une absolution générale : les Allemands emploient ces prisonniers aux travaux les plus périlleux, par exemple à faire sauter les ponts et les carrefours, pour protéger leur retraite. Tandis que l'armée s'enfuit, eux restent aux endroits les plus bombardés.

Quand on traite avec des Allemands, il faut aller d'emblée au chef le plus élevé ; avec une autorisation venant d'en haut, « Ein Befehl ist ein Befehl », tous les obstacles s'évanouissent.

Nous arrivons, mon compagnon et moi, au café où s'est installé l'état-major. Devant une table couverte de papiers, un groupe d'officiers discute. Nous faisons notre proposition dans un allemand épouvantable. Dès ma seconde phrase, me fiant à un renseignement qu'on vient de me donner, je glisse à celui qui semble le plus haut gradé : « d'ailleurs, on m'a dit, je crois, que vous étiez catholique... » Aussitôt, mouvement ; c'est le pavé dans la mare aux canards. Car il ne fait pas bon dans l'armée d'Hitler d'afficher publiquement sa religion. Mais, très calme, le commandant ainsi pris à partie, répond : « Katholisch ? Nein... Ich bin *evangelisch*... » fièrement ! Et sans me laisser le loisir d'exposer plus en détail ma requête, il déclare que nous avons raison de nous intéresser aux hommes en ces heures de danger, que c'est le moment ou jamais de mettre son âme en paix avec Dieu et avec le Christ. Nous avons carte blanche.

Un interprète nous accompagne sur la route. «Ich bin katholisch... » et le voilà qui nous ouvre son cœur. Il raconte ce qu'il a souffert, trois ans au front russe, loin de sa femme et de ses enfants. Officier, il ne cache pas sa déception : la guerre, il en a par-dessus la tête...

Le sourire de l'Afrique.

Dans la vaste cour de ferme circulent les Africains, tous en khaki. Quelles bonnes figures rondes et sympathiques ont ces braves nègres, qui s'empressent pour nous sourire et nous donner la main ! Grosso modo, il y a, parmi ces 130 prisonniers, 1/3 de Musulmans, parlant couramment le français, soldats de l'Afrique du Nord. Les 2/3 qui restent sont des troupes nègres, surtout de l'empire britannique, venues de toutes les régions du continent noir. Au total, il serait plus facile de citer les pays de l'Afrique qui ne sont pas représentés. Car il y en a de partout : Maroc, Algérie, Tunisie, Sénégal, Cameroun, Est Africain anglais et Transvaal...

Les présentations à peine achevées, un groupe se forme autour de nous, particulièrement insistant ; ce sont des catholiques : « Père, venez nous dire la messe ; ce serait si bien d'avoir ici la messe ! Il y a si longtemps que nous n'en avons plus eu... »

Les catholiques sont tous de langue anglaise. Celui qui leur

sert d'interprète est un sergent sénégalais, un beau type de noir, jeune, bien bâti, cordial et qui, de prime abord, nous fit l'impression d'être une âme fraîche, claire, toute transparente de la grâce...

Entre ce sergent sénégalais et le lieutenant allemand, tous deux catholiques, nous admirions, en dépit du racisme, une véritable amitié. D'ailleurs les prisonniers étaient traités humainement.

La messe est prévue pour trois heures de l'après-midi. Entre-temps, nous allons au village de T. où M. le Doyen nous communique volontiers les autorisations de biner et de célébrer après un jeûne de quatre heures.

In commotione Dominus.

Puisque les catholiques et les protestants parlent anglais, il serait bon, faute d'un sermon, qu'un des leurs pût lire en anglais l'évangile du jour. Mais il faut le traduire : car personne parmi les villageois belges n'a de bible anglaise. On trouvera « Assimil » et dictionnaire chez un jeune commandant de gendarmerie. A peine avons-nous sonné à sa porte, *boum !... voilà* le premier morceau de la piste d'aviation qui saute. Dans la cave, sous l'effet des explosions, peu favorables à un thème, l'ampoule électrique puis la bougie nous refusent tout service. Comme nous disons notre projet d'une absolution générale à donner aux soldats africains, le père de famille estime qu'on pourrait d'abord la donner à lui-même et aux siens, ce que je fis en une minute impressionnante.

Quand nous revoyons le village de T., chaque maison y a des carreaux cassés et l'église a perdu quelques vitraux.

La messe en Afrique.

Une vaste grange, la paille soigneusement étalée le long des deux murs, laissant une allée centrale jusque tout au fond, où on a dressé l'autel... Il est 6 heures du soir, la messe va commencer.

Il y a des larmes dans les yeux quand nous invitons sobrement au repentir ces hommes qui vont recevoir l'absolution générale.

Les catholiques s'étaient groupés debout, en rangs égaux, dans la « nef » centrale. Tout autour, des deux côtés, se trou-

vaient les autres : beaucoup étaient assis à l'orientale, les jambes croisées, dans une attitude religieuse. Il régnait un silence et un respect qu'auraient enviés bien des églises d'Europe. Plusieurs catholiques suivirent la messe dans leur missel. N'est-il pas beau de penser que ces noirs, qui n'ont presque rien sur eux, ont voulu emporter leur missel, de la brousse lointaine jusqu'aux champs de bataille de l'Europe ! Ils avaient demandé quel dimanche nous étions après la Pentecôte !

L'un d'eux, parlant au Père K., lui avait dit : « Mon frère est prêtre. » C'était un nègre du Cameroun.

Viri Athenienses..

Quand les Musulmans, le matin, avaient entendu parler de messe, ils s'étaient montrés hésitants, partagés entre un scrupule légitime et le désir de nous faire accueil. Je leur avais tenu à peu près ce langage : « Je sais que les Musulmans sont un peuple très religieux. Si vous étiez dans votre patrie, vous auriez les prières et les cérémonies que vous aimez, chose qui vous est impossible maintenant. Mais voici que, prêtre de Dieu, je viens offrir aux prisonniers une occasion de prières. Si vous en profitez, j'en serai heureux. Sinon, je réunirai les Musulmans seuls et je leur dirai quelques mots d'Allah ». Le soir, un certain nombre de Musulmans assistaient à la Messe.

A l'évangile, je tenais à prêcher. N'ayant pas eu une minute libre au cours de cette journée, je m'étais seulement fixé un plan en trois parties : aux Musulmans je parlerais de Dieu, aux protestants de Jésus-Christ, aux catholiques de la messe et de la communion. Le premier point fut aisé ; comme les Musulmans connaissaient le français, je pus leur parler d'abondance sur la grandeur de Dieu et les autres perfections divines ; la plupart de mes phrases étaient ponctuées par les signes affirmatifs d'un de mes auditeurs.

Second point : prêche aux protestants. Je sais trop peu l'anglais et dois recourir à un interprète. C'est en l'occurrence un petit homme trapu, bien campé, un noir du Transvaal, que je m'imagine sans peine sous un large chapeau de paille, dirigeant impérieusement les nègres d'une plantation de coton ; geste olympique et voix de stentor.

Je voulais dire aux protestants : « Mes amis, l'événement auquel vous allez prendre part est exactement la reproduction

de ce que fit Notre-Seigneur à la dernière Cène. En y assistant avec piété, vous donnez à la Personne de Notre-Seigneur Jésus le plus beau témoignage de votre affection ».

Traduction, plutôt inattendue, de mon boy :

« Voilà ! Nous sommes ici de toutes sortes de religions. Mais au fond, nous n'adorons tous qu'un seul et même Dieu !...

Voilà ce qu'a dit le Père ».

La philologie ne m'avait pas habitué à des traductions si « fidèles » ; aussi ai-je préféré me taire, ce qui renvoya aux calendes grecques le prêche du pasteur et le sermon aux catholiques.

Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.

Pendant la messe, on aurait entendu voler une mouche (sauf les moments, assez rares, où les avions venaient mitrailler la plaine). On pouvait suivre sur ces figures, pâles, noires ou cuivrées, l'expression des sentiments religieux. — Je voulais qu'ils chantassent des cantiques ; les catholiques ne purent le faire. Les protestants, invités à leur tour, chantèrent, mais tout autrement qu'on ne fait chez nous. Une seule voix de ténor modulait la mélodie, la foule des autres l'accompagnant d'une basse puissante et sonore, un peu à la manière des « negros spirituals » ; c'était, me semble-t-il, un choral de J.-S. Bach ou de son école, transplanté tel quel en terre africaine.

A la communion, le Père K. chanta l'« Adoro te devote » et les noirs catholiques communièrent avec une ferveur transparente. Après la messe, il entonna de même le *Salve Regina ;* mais quelle ne fut pas notre surprise d'entendre derrière nous les voix des nègres qui continuaient, sans faire une faute de latin ni de plain-chant : « ... Mater misericordiae, vita, dulcedo et spes nostra, salve... ». Il est difficile de dire notre émotion alors. C'était tellement prenant... la Sainte Eglise *Catholique !...*

Myriam.

Quelques catholiques qui avaient perdu leur chapelet nous en demandent. Faute de pouvoir les satisfaire, je leur distribue des images de Notre-Dame de Banneux. Même des protestants s'approchaient, tendant la main ; cette Vierge ne leur fera pas de tort. Des Musulmans suivirent ; un mot d'explica-

tion suffisait à leur rappeler Myriam, la mère de Jésus. Un grand Algérien montra pourtant sa désapprobation, puis s'excusa avec un bel accent français : « Autres peuples, autres usages ». Je lui manifestai au départ que j'avais compris son attitude ; il avait agi selon sa conscience : il en rougit de plaisir.

Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir

Quelle émotion lors des serrements de mains du départ. « Père, c'était notre première messe depuis bien longtemps. Revenez... ». La soirée est extrêmement agitée. Mitraillades par les avions anglais et ripostes de D.C.A. M. le Curé transporte le Saint-Sacrement à la cave. Nous décidons de rester tous dans la pièce d'en bas, où chacun s'installe dans un fauteuil, dormant autant que le permettent les secousses et le bruit.

LUNDI 4 SEPTEMBRE 1944

La faucille et le marteau.

Outre les Africains, il y avait à N. un camp de 120 prisonniers russes. Il avait été convenu hier que je pourrais leur parler ce matin. Mais au petit jour j'éprouvai une vive déception : tous les prisonniers avaient été emmenés au milieu de la nuit par les Allemands, qui avaient évacué le village. Dans les rues, personne ; les avions anglais mitraillent avec vigueur ; ce qui reste de D.C.A. riposte. Ce n'est qu'à 11 heures que je puis dire ma messe. Deux prisonniers russes, des Ukrainiens, ont réussi à s'échapper et sont revenus à la ferme qui a servi de cantonnement la veille ; on les cache dans un réduit, par crainte de nos « protecteurs » qui occupent encore la plaine. Je dis à la fermière de servir un repas à ces deux fantômes, misérables de vêtement et sans doute affamés. Elle, qui a le cœur très bon, leur coupe de belles tranches de pain blanc, les beurre et les sert à nos deux malheureux. Que vont-ils faire ? Se mettre immédiatement à manger ? Non. Ils se lèvent tous les deux, s'orientent dans la pièce ; puis, ayant repéré où se trouve le crucifix, tous deux s'inclinent profondément, font les trois signes de croix du rite grec, une prière, et de nouveau une inclination avec signes de croix. Fallait-il tomber sur des soldats de Staline, membres de l'armée rouge, pour avoir cet exemple ? J'en suis ému. Mais la fermière, une brave flamande, visiblement édifiée, garde un scrupule dont elle me fait part

aussitôt : « Zij hebben *drie* kruiskens gemaakt. Is dat in orde, mijnheer pastoor ? »

MARDI 5 SEPTEMBRE 1944

Libération.

Quelqu'un, venu par le jardin de derrière, a frappé au carreau. — Qui est là ?... Un grand jeune homme, un Belge, ayant à sa boutonnière, ostensiblement, les drapeaux alliés. Derrière lui, sur la route, toute une bande de jeunes gens et de jeunes filles arborent semblables cocardes. Je fais sortir nos deux Ukrainiens, qui aussitôt sont acclamés par les assistants, chacun étant fier de leur donner le main et de les féliciter.

Peu après, nous regagnions L. à pied, en évitant les bois, refuge des Allemands ; émotion en voyant flotter le premier drapeau belge et en apercevant sur une hauteur les premiers officiers anglais, observant, flegmatiques, l'horizon. Mais un regret profond me reste : avoir manqué l'occasion de rencontrer le lundi matin les prisonniers russes...

JEUDI 7 SEPTEMBRE 1944

Zachaee, festinans descende !

Vers 6 heures du matin, on frappe à ma porte : « Un groupe de Polonais vient d'arriver à la prison politique de la ville. Les Polonais sont catholiques et doivent aimer d'avoir une messe. Voudriez-vous venir ? »

Nous emportons tout le matériel nécessaire, car la prison provisoire, ancienne caserne, n'a pas de chapelle. Le commandant, un lieutenant belge, permet tout ce qu'on veut. Et après des préparatifs peu ordinaires, voici la chambre du tribunal balayée et un autel de fortune orné autant que possible.

Les soldats arrivent, une vingtaine de Polonais et une vingtaine de Russes. Ils se montrent heureux de pouvoir assister à la messe. D'abord on leur rappelle ce qu'est une absolution générale et ils la reçoivent pieusement. Je m'informe : tous les Russes sont baptisés, mais orthodoxes ; il ne leur sera donc pas permis de communier tout à l'heure, ce dont ils sont visiblement peinés.

Cantate Domino canticum novum.

La langue véhiculaire est l'allemand, dont les Russes savent quelques mots et que tous ces Polonais de l'Ouest parlent sans

embarras. En allemand donc, je leur fais une brève allocution à l'évangile. Durant la messe, les Polonais chantent, avec une fierté vibrante, leurs beaux cantiques ; ils en connaissent par cœur une dizaine, aux nombreuses strophes, et il semble que les murs eux-mêmes tremblent en écoutant la supplication virile de ces soldats ! Tous les Polonais communient et la messe se termine sur leur hymne national.

Je voulais que les Russes pussent participer aussi, d'une façon pareille, à la cérémonie. Malheureusement Staline ne leur a pas appris de cantiques et les plus âgés ont eu le temps d'oublier ceux de leur petite enfance. Faute de mieux, je les invite à chanter une mélopée régionale que la plupart connaissent : « Volga, Volga... » aux accents plutôt mélancoliques.

« Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, dum recordaremur tui, Sion ».

VENDREDI 8 SEPTEMBRE 1944

La Pologne martyre et sa Reine.

Un grand cadre, représentant Notre-Dame de Chestochowa, fut mis à la place d'honneur dans leur chambrée. Des tentures lui faisaient une sorte de reposoir et c'est devant elle que désormais, chaque soir, tout le groupe des Polonais chantera ses vibrants cantiques et récitera, genou en terre, les litanies de la Sainte Vierge : cérémonie qu'ils faisaient spontanément et qui ne manquait pas d'édifier les gardiens.

La pauvre Pologne a subi au cours des siècles, et spécialement durant cette guerre, depuis septembre 1939, des atrocités qu'il est difficile de décrire. Ils me les racontaient, à perte de vue, durant ces longues soirées, quand tous étaient déjà étendus sur leur paillasse.

Pour un Polonais, l'amour de la religion catholique est intimement lié à l'amour de la Patrie, l'un et l'autre confluant en un dynamisme très vif. Aussi est-ce avec une peine extrême qu'ils virent les troupes allemandes, envahissant leur pays, briser sur leur passage calvaires et chapelles. Pourtant une Vierge est restée intacte, à l'abri de ces violences : la Patronne de la vieille Pologne catholique. Notre-Dame de Chestochowa est vraiment le cœur de la patrie ; les destructions n'ont pas atteint la Vierge protectrice ; énergique et grave, elle semble regarder, par delà cette trentaine de soldats à genoux, toute la douloureuse nation qui continue les siècles de souffrance.

SAMEDI 9 SEPTEMBRE 1944

Ubi caritas et amor.

Ces hommes, appartenant tous à la Pologne de l'Ouest, c'est-à-dire principalement au « corridor » et aux provinces de Poznan et de Galicie, avaient été enrôlés de force dans l'armée allemande. Ils portaient donc l'uniforme vert, malgré leur vive antipathie pour leurs oppresseurs. Suspects au début pour ce motif, ils recouvrèrent bientôt une certaine liberté grâce à l'intervention d'un major polonais : ils s'empressèrent alors d'aller s'embaucher en ville chez des particuliers. Ils gagnaient ainsi de quoi s'acheter du pain, qu'ils payaient cher parce qu'ils n'avaient pas de « timbres ».

Un jour, en arrivant, je trouvai devant Notre-Dame de Chestochowa deux bouquets de dahlias, blancs et rouges, comme leur drapeau. Je demandai d'où venaient ces fleurs ; mon servant de messe les avait achetées de ses propres sous et cela avait coûté trente francs, c'est-à-dire deux pains.

J'ai vu peut-être mieux. Quelques jours après, comme les fleurs des Russes étaient fanées, mon Polonais est venu, malgré l'antipathie qui subsiste entre les deux peuples, apporter ses deux bouquets pour la messe dans l'autre chambrée.

Les Sœurs Polonaises de Bruxelles envoyèrent plusieurs fois des lettres à mon peloton ; elles y parlaient du Christ, et de la Vierge, et de la pauvre Pologne martyre. L'émotion était si intense que le lecteur lui-même était arrêté par les larmes.

DIMANCHE 10 SEPTEMBRE 1944

La Sainte Russie.

Quand j'avais apporté aux Polonais leur Vierge nationale, les Russes avaient réclamé, eux aussi, leur icone. Et Notre-Dame de Khazan, aux traits plus fins et à la grâce imprégnée de tendresse, vint prendre possession de leur chambrée.

Je les croyais très ignorants des choses religieuses. Or quel ne fut pas mon étonnement de découvrir qu'ils connaissaient Dieu et ses perfections, Notre-Seigneur Jésus-Christ et son rôle de Rédempteur, les principaux événements de sa vie et les autres vérités capitales de la foi ? En quelques soirées, grâce à l'intermédiaire d'un interprète polonais, je pus m'en assurer. Il y avait de quoi surprendre, puisqu'il s'agit d'un pays où les

églises sont fermées et les prêtres chassés depuis 25 ans. A ma surprise ils répondaient avec un bon sourire : « C'est bien simple ! Ce sont nos parents qui nous ont appris tout cela. Et ils nous ont donné aussi l'habitude de la prière. D'ailleurs, ajoutaient-ils bonnement, mais avec une certaine fierté, c'est dans toutes les maisons russes qu'on est resté fidèle, malgré le régime communiste, aux prières avant et après les repas, et surtout à la prière du soir. Dans toutes nos campagnes, chaque maison a ses icones, et on les vénère ».

Evidemment, il ne pouvait être question d'aller à des offices, dans un pays où le culte est tellement réduit qu'il est pratiquement supprimé. Mais leur témoignage avait ceci de caractéristique : j'avais devant moi vingt soldats, originaires de toutes les parties de l'U.R.S.S. : outre les Russes Blancs, je trouvais des Ukrainiens, des Géorgiens, des habitants du Caucase et de l'Oural, et, sans qu'on m'ait trié sur le volet la fine fleur de l'orthodoxie, leur témoignage était unanime : la religion était loin d'être morte dans le peuple.

O ma chère maison, si vieille, si vieille...

Cependant, environ trois semaines après le groupe des soldats, nous arrivèrent une trentaine de civils russes, pour la plupart échappés des charbonnages ou des camps de déportés. Ceux-là ne venaient pas à la messe et semblaient beaucoup moins religieux, tout en se déclarant « orthodoxes » : pravoslavni !

Un soir je les abordai sur ce sujet. Ce fut d'abord pour eux une impression étrange, celle d'une voix qui remonte d'un passé lointain. Petit à petit, ce qu'ils avaient appris sur les genoux de leur maman leur revenait à la mémoire, et à une mémoire du cœur. Bientôt quelques-uns d'entre eux devenaient pressants : ils me disaient, avec des larmes dans les yeux, que cela leur faisait du bien de réentendre tout cela...

Dans nos maisons, disaient-ils, il y a la chambre des grands-parents : là, c'est plein d'icones à tous les murs ; puis, il y a les pièces principales de la maison, celles ornées par les parents : là il y a seulement une icone ; quant à nous, dès que nous avons eu 6 ou 7 ans, on nous a envoyés à l'école, et là il n'y avait plus rien !

Ensemble, nous parcourions la vie de Notre-Seigneur, mys-

tère par mystère. Il devait être onze heures du soir quand j'interrompis, refermant l'album aux belles images. Je ne voulais pas abuser. Mais j'ai eu tort : ils auraient écouté jusqu'au lendemain matin.

Alors, j'ai conclu : « Ces prières que vous disiez en famille quand vous étiez petits, il y a si longtemps, n'aimeriez-vous pas les redire encore aujourd'hui ? » C'est ce que nous avons fait le soir même, la grâce du Bon Dieu remuant leur cœur.

Mais il fallait plus que ces impressions d'une nuit. C'est par des conversations fréquentes et par l'un ou l'autre sermon en leur langue maternelle qu'un jeune collègue, futur missionnaire de Russie, prolongeait, par sa charité délicate, ce premier ébranlement.

Au Turkestan.

Le mot « Russie » recouvre une grande diversité de peuples. Il y avait parmi nos hommes une douzaine d'indigènes du Turkestan, des jaunes de race mongole. Fidèles de l'Islam, ils étaient très respectueux de nos prières, descendant de leur lit avec vivacité dès que nous commencions les litanies du soir en russe : tous y participaient, debout, tournés comme nous vers l'icone. Après quelques jours, nous fîmes une convention : ils assisteraient le dimanche à la grand'messe, chantée devant toute la foule des prisonniers, car ils aimaient à prendre part aux cérémonies importantes : en semaine, ils n'iraient pas à la messe, mais tandis que les autres y partaient, eux, restés seuls en chambrée, prieraient Allah selon ce qu'on leur avait appris dans leur enfance. Je ne voulais pas qu'au moment où les chrétiens élevaient leurs âmes au Saint Sacrifice, eux, les Musulmans, restassent comme des brutes à dormir sur leur paillasse. Je n'ai pas dû insister : ils suivirent volontiers ce conseil.

Magister bone, quid mihi deest ?

Parmi ces montagnards du Turkestan, il y avait une âme plus claire que les autres, un jeune étudiant d'Université, intelligent, érudit, parlant plusieurs langues avec facilité, profondément épris de Dieu. Le mystère de la Trinité lui semblait une offense au Dieu *unique*. Le régime universitaire des Soviets, avec une chaire de « marxisme » et une chaire de « matérialisme », provoquait son mépris : être matérialiste ou marxiste, n'était-ce pas une pitoyable erreur, aux yeux de quelqu'un qui croit en Allah ?

La Vierge l'attirait, séductrice. Je n'ai vu personne mettre tant de zèle et d'empressement à orner le reposoir qui soutenait son icone.

La croix gammée et l'autre Croix.

Pendant deux mois nous eûmes des Allemands ; parfois leur groupe contenait jusqu'à 25 ou 30 hommes. Un matin, je remarque qu'un soldat allemand a communié avec les Polonais Je l'accroche au sortir de la messe : « Y a-t-il d'autres catholiques parmi les Allemands ? Dites-leur de venir à la messe chaque matin : ils peuvent communier aussi bien que les autres ». Le lendemain, cinq Allemands (des Bavarois) communiaient. Avec eux j'apportai un crucifix et des fleurs dans leur chambrée ; j'avais demandé aux soldats leur religion ; la plupart m'avaient répondu : « evangelisch ». Je plantai le crucifix sur la table en disant : « Puisque vous êtes tous, ou bien catholiques, ou bien évangéliques, vous devez être contents d'avoir au milieu de vous Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Et de fait, les luthériens manifestèrent leur approbation. Je les invitai alors à exprimer publiquement, tous ensemble, ces sentiments d'amour pour le Christ et à chanter un cantique de leur pays, « soit catholique, soit évangélique ». Ils le firent, et pas un SS ne resta couché sur son lit ; ce fut un acte collectif d'adoration et une profession de foi.

A la messe quotidienne, célébrée devant les Polonais et quelques Russes, c'était un jeune rhétoricien de Cologne que j'avais chargé de faire la lecture de l'épître et de l'évangile en allemand, à voix haute ; il s'en acquittait magnifiquement.

C'est lui qui, le soir, lisait pour sa chambrée un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ. Car tous les peuples avaient leur prière du soir, les Russes, les Polonais, les Allemands, chacun en sa langue maternelle.

Ex omni tribu et lingua.

C'est en prière que je revois maintenant ces hommes de tant de peuples, venant de tous les points de la vieille Europe, de l'Asie et de l'Afrique ; je les vois se prosternant devant l'Agneau : « Quoniam occisus es, et redemisti nos Deo in sanguine tuo ex omni tribu, et lingua, et populo et natione. Et fecisti nos Deo nostro regnum... » (Apoc. 5, 9-10).

Guy DE BELLEVUE.